

«Femmes des Antilles» Traces et voix

CENT CINQUANTE ANS APRÈS L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

Edité chez Stock, cet intéressant ouvrage qui a raflé le prix Séverine 1999 de l'A.F.J., l'Association des Femmes Journalistes, est un essai historico-romanesque de Gisèle Pineau infirmière psychiatrique d'origine guadeloupéenne, écrit en collaboration avec Marie Abraham. A vrai dire ce livre apporte un éclairage sur la condition féminine depuis la période esclavagiste jusqu'à l'époque contemporaine tout en soulevant le paradoxe des rapports hommes-femmes aux Antilles Françaises (en comparaison avec la métropole, sous entendu). Le paradoxe est tel que les hommes courent après les femmes pour satisfaire leurs bas instincts alors que ces dernières courent après le bonheur, la stabilité affective en se laissant tromper chaque fois de bon aloi, donc il existe une antinomie sentimentale dans les relations hommes-femmes noirs. Aussi cela donne-t-il lieu inéluctablement à des grossesses non désirées à répétition et pire, une kyrielle de naissances malheureuses entraînant des séquelles indélébiles tant pour les enfants que pour les mères, ces dernières devant faire face seules

à leurs devoirs et aussi à leurs déboires. Notons que la plupart du temps, il s'agit de jeunes femmes sans profession victimes d'avoir trop aimé. Les témoignages des femmes interrogées fleurent la résignation à l'adversité voire à la violence masculine qu'elles entretiennent implicitement dans la mesure où le mal vient de la manière dont les femmes éduquent les mâles en tant que mères. Cependant l'auteure reconnaît que «*les Guadeloupéennes ont réellement évolué, connaissent leurs droits et ne se laissent plus dominer passivement. Mais voilà, si la femme a évolué, l'homme n'a pas vraiment suivi*». Gisèle Pineau a donné la parole aux femmes d'appartenances sociales les plus diverses. Pour la plupart, il ressort de leurs témoignages un parfum de femmes-courage, aimant d'amour-souffrance, serrant les dents face à la violence quotidienne de leurs hommes et soumises à leurs caprices sexuels. Un héritage difficile à gérer qu'elles tiennent de leurs mères, qui remonte à plusieurs générations de femmes. «*.../ On jouait tout de suite aux mères avec les garçons qui parta-*

geaient nos nuits. On se mettait à leur préparer à manger, à laver leur linge, à taper leurs cours. On avait vingt ans et on se moulait dans ces rôles, comme si c'était la seule logique pour garder un homme et se faire aimer de lui», avance Colette, un des personnages interviewés. Les hommes entrent dans la vie des femmes et n'y laissent que les traces de leurs spermatozoïdes. A ce compte, Suzanne confesse : «*J'ai tout le temps été déçue. Ça rime à rien. Tu fais confiance, tu ouvres ton cœur et ton porte-monnaie. Tu écoutes les belles promesses. Et puis tu donnes ton corps pour faire un enfant de l'amour. Et puis, plus rien. Du jour au lendemain, on te traite comme du caca-chien, tu pleures et tu te retrouves sans homme, avec un, deux, trois, quatre, cinq enfants. Et seule... Toujours seule au bout du compte. Ça te rend dure et amère pour ton restant de vie*». Cela dit, il s'agit bien des femmes qui attendent désespérément des hommes l'amour qui n'est jamais au rendez-vous. Néanmoins, il semble que l'Antillais de cette fin de siècle a bien compris les revendications de la femme qui ne veut plus être un souffre-douleur, voire un pilier pour

son homme. C'est ce qui ressort des propos de Cinthia : «*Cela fait maintenant cinq ans que nous sommes mariés. Je suis toujours amoureuse de Philippe. Et je ne crois pas qu'il soit d'une espèce rare. Il fait partie de ces hommes évolués qui ont abandonné les comportements désastreux des pères et maris d'autrefois*». Née à Paris, Gisèle Pineau n'en a pas moins souffert du racisme qui l'a sans doute contrainte de retrouver ses racines en Guadeloupe, son diplôme d'infirmière une fois en poche. C'est à Florence Eynaud qu'il revient de trancher entre ces termes : «*Il m'a fallu, dans un tout autre contexte, rencontrer des gens d'autres couleurs et cultures pour admettre que les races ne sont pas l'essentiel. Comprendre que l'important est l'individu et son histoire. Pas celle de sa race ou de son peuple, mais la sienne propre, son éducation, ses références culturelles, ses croyances, ses rêves, ses combats, ses plaisirs et ses joies*». Notons que toute la partie historique de l'ouvrage, illustré d'icônes anciennes et de photographies, est le fruit du travail de Marie Abraham qui, dans «*La longue*

marche» des esclaves, nous traduit les sentiments poignants qui animaient les femmes : «*Mais, avant d'éprouver sous le régime des plantations les châtiments communs des fers ou du collier pour les résistances quotidiennes ou des rébellions déclarées, les femmes partagent aussi avec leur compagnon d'infortune le cauchemar de la longue marche. Certaines portent sur leur dos, dans la toile d'un pagnon, des nourrissons nés sur lit de feuilles entre deux courtes étapes. (...) A force de serpenter dans les hautes herbes des savanes, de trébucher sur les racines noueuses des grands arbres et d'écarter les ronces et les fougères, la douleur des plaies et des blessures physiques cristallise toutes les autres souffrances*». Par ailleurs, les témoignages des femmes sont retranscrits avec une telle fidélité qu'il en ressort les traces d'un métissage linguistique ou du moins qu'on a l'impression de lire un français quelquefois bruni comme : «*Je suis restée all 87 et dix mois more à la Dominique...*» ou encore : «*A ! ou dou, ou sikré ! qu'il disait quand il vidait son truc dans mon corps. J'avais envie d'vomir*». Et enfin : «*Clandestin, c'est sursauter à chaque bruit, à chaque pas, à chaque cogner de*

porte. Longvillier devant les gens-Guadeloupe qui te louent une case sans l'eau courante et sans les cabinets. Et rondir le dos. (...) Clandestin, c'est pas dormir même même même ! c'est guetter ! Et puis, être toujours paré au départ... Tu sais jamais quel jour la loi-France va te pogner...» Tel un appel à la méditation, ce bon travail de 263 pages, où se mêlent l'historique, le fictif et le réel, s'achève sur les mots de Télumée, l'héroïne de Simone Schwarz-Bart. Pour mémoire, Gisèle Pineau a publié de 1993 à nos jours : La grande drive des esprits (le serpent à plumes, 1993, prix Carbet de la Caraïbe 1993 et le grand prix des lectrices de Elle 1994). L'espérance-Macadam (Stock, 1995, prix RFO 1996). Un papillon dans la cité (Sépia, 1996, prix livre de jeunesse de la Martinique). L'exil selon Julia (Stock 1996, prix Terre de France/La Vie/La poste 1996 et le prix du Rotary 1997). L'âme prêtée aux oiseaux (Stock, août 1998, prix Amerigo Vespucci). Ses livres sont traduits en américain, en grec, en allemand et même en coréen.

Maggy de Coster